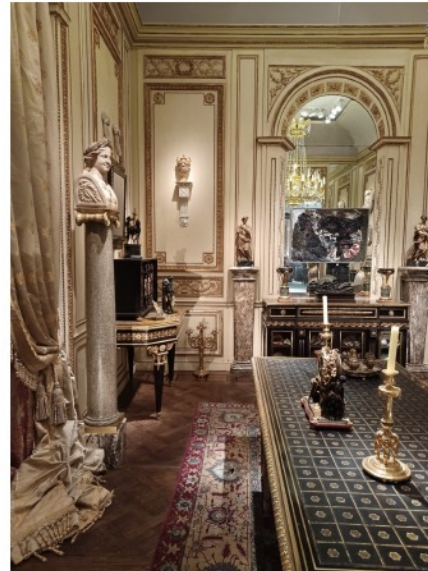


# LE QUOTIDIEN DE L'ART

TEFAF, la force tranquille



Vue du stand de la galerie Steinitz, au premier plan une table de Jules Leleu.

© Photo Rafael Pic.

Les habitudes reviennent : près de 300 exposants, des transactions soutenues, l'afflux de conservateurs américains. La crise financière surgie inopinément en Californie va-t-elle gripper la mécanique ?

Que l'on agite le spectre de l'an dernier le cambriolage en pleine foire du stand du joaillier londonien Symbolic & Chase voilà qui était attendu. En réalité, personne ne croyait à la répétition de l'accroc et le nombre record d'exposants quelque 270 - le prouve. Les contrôles accrus à l'entrée (avec détecteur de métal) et à la sortie (fouille des sacs) ainsi que la présence de nombreux vigiles ont rassuré les exposants mais allongé les queues : le 10 mars au matin, il fallait compter 20 bonnes minutes d'attente pour entrer. Que la qualité du vetting suscite les habituelles polémiques, voilà qui était également prévisible : comment réussir à passer au peigne fin la bagatelle de 5 000 à 10 000 objets même lorsque 200 experts sont mobilisés pendant deux jours ? Cette année étaient ainsi commentés un bronze chinois chez le Britannique Little & Hennessy Asian Art (voir l'analyse de notre collègue Béatrice de Rochebouët dans *le Figaro*) et un *Autoportrait à la palette* de Chagall (chez Tunick), sur lequel le Comité Chagall n'avait pas donné son avis.

# LE QUOTIDIEN DE L'ART

## Musée éphémère

Pour le reste, force est de reconnaître que la TEFAF reste un éblouissant musée éphémère où certains exposants poussent très loin le goût de la scénographie. À côté des habituels Steinitz (avec ses spectaculaires boiseries et tentures) ou Laue (ambiance cabinet de curiosités où se détachaient cette année les 48 portraits en cire de Caspar Bernhard Hardy), on notait Peter Finer et ses armures miroitantes, Blumka et son âne articulé, le Florentin Botticelli avec ses harmonies turquoises, le Portugais São Roque avec son plafond du XVII<sup>e</sup> siècle (pas à vendre car non soumis au vetting) ou Christophe de Quénétaïn où la décoration était signée Pinto. L'arrivée en force du contemporain depuis quelques années (que symbolise par exemple la première participation de Templon ou le bon résultat de White Cube qui signalait 10 ventes dès la première journée) a élargi les limites temporelles. On peut désormais parcourir toute l'histoire de l'art, du Néolithique à nos jours, d'une déesse anatolienne de la fertilité chez Charles Ede (vendue 90 000 euros) à un Louis Cane chez Ceysson & Bénétière (un *Sol/Mur* vendu 250 000 euros à une institution hollandaise), d'un *Lion dévorant une biche* par le sculpteur Renaissance Barthélemy Prieur (environ 1,5 million d'euros chez Stuart Lochhead, qui se trouve être également l'intermédiaire pour le *Christ crucifié* récemment acquis par le musée de Cluny, voir *ODA* du 14 mars) à Stéphane Mandelbaum (un portrait de Pasolini vendu 55 000 euros chez Zlotowski). Si les chiffres ne sont pas encore ceux des foires d'art contemporain comme Art Basel, les maîtres anciens et du XIX<sup>e</sup> siècle commandent des chiffres croissants : le Barcelonais Artur Ramon annonçait ainsi la cession d'un tableau de Sorolla, *Petites filles sur la plage*, pour 2,7 millions d'euros.

## 250 musées à l'affût

Ce qui assoit la primauté de la TEFAF (à l'heure où, à Paris, Fine Arts et la Biennale annoncent le nouveau nom issu de leur rapprochement) ne réside pas uniquement dans son chiffre d'affaires. « Une chose qui ne me semble pas suffisamment mise en avant, explique Nicolas Kugel, dont la galerie occupe traditionnellement une des premières loges, est sa dimension de place d'échange, de mercato, qui en fait la digne héritière des foires de Champagne et de Flandre. Tous les conservateurs des musées d'Amérique et d'Europe s'y retrouvent ils ne disposent pas ailleurs d'un forum équivalent. » On voit dans les allées ces conservateurs se saluer, hâter le pas, observer et parfois conclure : les représentants de 250 musées ont été comptabilisés sur les deux journées professionnelles des 9 et 10 mars : une véritable armée ! D'où les efforts des marchands pour présenter de la marchandise de qualité. De toutes dimensions : chez Kugel, les 92 esquisses en terre cuite de Jacques-Edme Dumont, restés dans la descendance de l'artiste jusqu'à aujourd'hui, sont d'étonnants exercices de style de quelques centimètres de haut. Chez le Londonien Maas, *The Child* de Thomas Mostyn est au contraire une composition de 2,65 m, pesant 50 kg avec son cadre, une sorte de post-préraphaélite présenté au Salon à Paris en 1912, hallucination fleurie proposée à 350 000 livres. Ce qui montre l'attachement des antiquaires à certaines œuvres : « Mon père, qui a créé la galerie en 1960, l'a déjà vendue une fois et l'actuel propriétaire nous a fait confiance pour la remettre sur le marché », explique Rupert Maas. On peut faire encore mieux : la grande table de Leleu à 8 pieds, qui fut un temps la propriété du pianiste et président polonais Paderewski, partie à 1,5 million d'euros chez un collectionneur américain, passait pour la troisième fois entre les mains des Steinitz !

## LE QUOTIDIEN DE L'ART

### Biesbroeck, un génie de 16 ans

Certaines redécouvertes feraient la trame de bons romans d'aventure. Chez les Romains Antonacci Lapiccirella, on présente un panneau de Sartorio de 1906. Les deux exposés l'an dernier viennent d'être acquis par le musée d'Orsay. Ce sont les derniers rescapés d'une frise en grisaille de 40 mètres de long, montrée pour la première fois en 1906 à l'Esposizione Internazionale del Sempione, pour l'ouverture du tunnel sous les Alpes. « *Envoyée vingt ans plus tard dans une tournée sud-américaine pour montrer la grandeur de l'Italie fasciste, elle avait disparu corps et biens. Mais nous ne désespérons pas d'en retrouver d'autres fragments* », juge Francesca Antonacci. Chez la jeune galerie londonienne Lullo Pampoulidès, la star est Jules Pierre Van Biesbroeck (1873-1965). Longtemps roulée dans un grenier avant de réparaître en 2021 dans une salle des ventes provinciale en Belgique, sa composition monumentale (5,50 m de long, à 500 000 euros), représentant le bateau des Argonautes, avait fait sensation au Salon de 1890 à Paris. Ces hommes nus avaient besoin d'être rhabillés et Biesbroeck

dut jouer lui-même le rôle de *braghettonne* (en référence à Daniele da Volterra qui dut cacher les nudités du *Jugement dernier* de Michel-Ange). Mais ce qui coûta le plus aux jurés (qui lui décernèrent quand même une « mention honorable », sans doute sous la pression de Bouguereau, grand admirateur) fut d'accepter que ce tour de force, plein d'énergie et de mouvement, parfaitement dans l'esthétique de l'époque, soit l'oeuvre d'un jeune inconnu de 16 ans, basé à Gand... De sensibilité socialiste, Biesbroeck est ensuite passé à la sculpture, obtenant la reconnaissance de ses pairs (et participant à plusieurs Biennales de Venise), mais sans plus faire de vagues. Il reste l'étonnant rouleau de Maastricht, témoignage d'une jeunesse enragée, d'un inattendu Rimbaud pompier...



Vue du stand de la galerie Tomasso.  
© Photo Rafaël Pic.